

Pendant plusieurs mois, bien que M. Gounod n'eût choisi aucun texte flamand pour devenir le canevas de ses inspirations musicales, M. Benoît a consenti à préparer ces grandes masses avec le concours habile et dévoué de M. Alphonse Le Maire.

Nos lecteurs le savent, le programme, divisé en deux parties, se composait :

1o De la *Messe du Sacré-Cœur*, sans graduel ni offertoire, mais précédée d'une Marche religieuse et suivie d'une adaptation chorale et symphonique au 1er prélude pour orgue de J. J. Bach,

2o. Un entr'acte symphonique de *Philémon et Baucis*, un duo et une simple mélodie avec orchestre, deux morceaux symphoniques (*andante*, dédié à M. Van Hal, et *Marche funèbre d'une Marionette*), enfin une mélodie, le *Vallon*, très connue en Belgique, et le troisième acte et le finale du premier acte de *Sapho*

Ce programme doit être étudié à deux points de vue, à celui de la composition et à celui de l'interprétation.

Commençons par le premier. La *Marche religieuse* a un caractère sévère et imposant. Nous en préférons, mélodiquement parlant, le trio. Cependant, nous ne le cachons pas, il y a dans ce trio plus de religiosité que d'onction vraie. M. Gounod s'est involontairement représenté qu'il écrivait, en ce passage, un effet de marche religieuse pour le théâtre. Donc, prise en soi, la mélodie en *la b* est suave, caressante, produite par ce bel élan d'inspiration qui est familier à l'auteur de *Faust*. Mais, pour l'Eglise, quand on se rappelle les formes acceptées de l'art sacré, on trouve que le commencement et la fin de la marche valent mieux que le milieu.

Somme toute, nous mettons en plus haute ligne la *Marche nationale de Pie IX*, dans laquelle un souffle plus chaud, plus relevé, se révèle du commencement à la fin. Mais où est-il ce beau temps où les musiques pontificales, toutes réunies sur la place de Saint-Pierre du Vatican, entonnaient leur hymne patriotique devant le grand Pontife de l'Immaculée Conception, en présence de cinquante mille fidèles prosternés sous la bénédiction du successeur de Pierre!!! Gounod y fut présent. Ce splendide souvenir n'est point sorti de son âme! Je ne m'étonne point de ce que la *Marche de Pie IX* soit plus belle que celle que nous venons d'entendre à Anvers.

Arrivons à la *Messe du Sacré-Cœur*. L'auteur ne cache à personne que cette messe est un *ex-voto*. Il s'était brisé le bras. Il a cru, comme la France catholique le croit, qu'une œuvre composée en l'honneur du Sacré-Cœur serait efficace pour le guérir de son accident. Il l'a cru, et nous l'avons vu dirigeant sa messe de ce bras, aujourd'hui guéri, dont il avait tant désespéré il y a quelques années. C'est que Charles Gounod est un franc et loyal catholique, et qu'il ose proclamer hautement ses convictions. Et cette franchise l'honore, et en Belgique, comme en Angleterre, elle lui vaut l'estime même de ceux qui n'ont pas le don de notre foi.

La *Messe du Sacré-Cœur* réalise un programme que bien des compositeurs qualifieraient d'insoluble. A part le quartette du *Benedictus*, elle ne contient ni solo, ni duo, ni effet quelconque de virtuosité. Au xive et au xve siècles, à supposer que la transition de Monteverde et, après elle, la richesse de la facture symphonique

eussent été découvertes, on l'eût décorée du titre de *canonique*, c'est-à-dire de correcte au point de vue de la liturgie. En effet, elle ne procède guère que par des effets de chœur et d'ensemble. Et aujourd'hui même, en Angleterre, où certains rigoristes proscrirent tout solo, sans savoir qu'il y a six cents ans les fameux groupes neumatiques eussent été impossibles en chœur, ce chœur, fût-il même chanté en unisson, aujourd'hui à Londres, dis-je, la *Messe du Sacré-Cœur* sera doublement admiré par les catholiques à cause de la qualité dont je viens de parler.

Le *Kyrie* a une forme un peu pastorale, un peu légendaire. Pour nous, gens du Nord, l'effet de ce morceau eût gagné si M. Gounod, en le dirigeant, lui avait donné un mouvement plus lent, plus solennel.

Le *Gloria*, dont le rythme initial en trois temps a été plus grave au concert qu'à la répétition de dimanche dernier, commence en conformité absolue avec les traditions du Nouveau Testament. Oui, c'est bien là le chant doux, suave, céleste des anges venant entonner au-dessus de la Crèche de Bethléem : *Gloria in excelsis Deo! Pax hominibus Bonæ voluntatis*. Toute cette composition, inférieure cependant à d'autres semblables du même maître, a un cachet de spiritualisme bien accentué, de conscience dans l'œuvre, de contraste et de gradation, de grandeur vraie. Elle sort des brisées ordinaires de l'école et des formes un peu trop acceptées comme définitives.

Le passage *Domine fili uni genite* devra toujours être interprété avec prudence, sans précipiter le mouvement, sous peine de friser le rythme du pas redoublé, ce que ne manqueraient pas d'adopter les orchestres de province peu disciplinés ou peu pénétrés de la majesté du lieu saint.

Le *Miserere nobis* ne nous a pas paru musicalement se rattacher à la phrase à laquelle il appartient, liturgiquement parlant. La fugue finale non sur le *Cum Spiritu*, mais sur le *in Gloria Dei Patris*, est solennelle, pas trop longue, imposante. Elle conclut bien. Peut-être gagnerait-elle encore à être dite dans un mouvement un peu moins lent.

Somme toute, le *Gloria* est fort beau. Traité comme il l'est, sans un seul chant solo, ni duo, ni trio, il prouve les ressources magiques que le génie de l'auteur a constamment à sa disposition.

Pour nous, le *Credo* est le chef-d'œuvre de la messe et l'une des plus belles choses qui soient sorties de la plume de l'auteur. Il commence, après une phrase en style de plain-chant harmonisé, par un effet énergique qui continue s'en désemparer jusqu'à la partie descriptive du Symbole. Nous n'y objecterons qu'une chose. Pourquoi en effet *piano*, quasi, *pianissimo*, sur les paroles *et invisibilium*, dont la phrase musicale est déjà posée en *forte* sur les deux mots qui précèdent?

Tout ce qui suit alors est écrit en notes, pour ne pas dire en lettres d'or. L'*incarnatus*, l'*homo factus*, le *Crucifixus* sortent d'une plume éminemment croyante, pleine de la vérité de nos mystères sacrés, et qui épanche les sentiments de son âme dans les cœurs des fidèles avec une onction, une pureté dignes de Fra Angelico ou du divin Marcello.

La partie dogmatique qui termine le texte sacré du *Credo* reprend ensuite le cachet de grandeur du commencement et conduit à une conclusion toute différente de celle adoptée par la plupart des maîtres.